



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Louange de la Patrie

urn:nbn:de:hbz:466:1-45093

de même profession en vécut autant, & Anacréon Poète Lyrique, quatre vingts cinq; Stésicore de même; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratostène le Cyrenien, qui a esté aussi Poète, Matématicien & Philosofe, mourut à quatre-vingts deux ans; & Lycurgue le Legislateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Létres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaît aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je l'ay promis.

L O U A N G E D E L A P A T R I E.

IL y a long tems qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puisque c'est à elle que nous devons nôtre naissance & nôtre education. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pays Etrangers, on en revient toujours là, ou l'on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puisqu'il témoigne par là qu'il l'estime moins si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nôtre Patrie. Lors que l'on compare ensemble les pays, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a une passion pour le sien, qui ne considère point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fut plus riche ou plus agréable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme un homme ne changeroit pour rien du monde sa

pere ni ses
fauts, &
même de
tendre. I
grande con
che, & qu
envers les p
confermez
toutes les
semblent a
que comm
nous Citoy
particuliere
Leur ville le
où ils sont r
& les sacrifi
fance, sont
Patrie est ai
prement d'a
sera-t-il poi
plent premi
core que con
ticulier à ch
qu'ils comm
avoir quelq
si quelq' un
ait besoin d'
ce homme d
toujours de
capable de t
Sciences que
à la Patrie,
ployer à la se
tremement, or
ce, mais de
nous avons d
la vie. Si n
nous font du
à la source de

& Anacréon
 sicore de mè-
 e-vingts dix.
 yrenien, qui
 sose, mourut
 e le Legilla-
 te de tous les
 es de longue
 ray, s'il plaît
 is, comme je

 E L A

 n'y a rien de si
 ni de si aimé
 & de vénéré
 e tout le bien
 e nous devons
 chacun admire
 es villes; mais
 quelque voyage
 on en revient
 c'est comme le
 Celuy qui fait
 ignore à mou-
 t au lieu de la
 il l'estimerait
 eu que c'est la
 re Patrie. Lors
 on fait cas de
 r l'abondance;
 i ne considère
 qu'il fût plus
 est on l'estime
 ne un honnête
 du monde son
 pere ni ses enfans, jusques-là qu'il couvre leurs de-
 fauts, & qu'il fait valoir leurs avantages: Il en est de
 même de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus
 tendre. Et véritablement elle nous doit estre en plus
 grande consideration, puis qu'elle nous est plus pro-
 che, & que la Loy ni la Nature ne content le devoir
 envers les parens, qu'après celuy-là. Car ils sont tous
 enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où
 toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mêmes
 semblent aimer leur Patrie, & n'ont soin du monde
 que comme estant leur pays, puisqu'ils sont comme
 nous Citoyens de l'Univers; mais ils considerent
 particulièrement le lieu où ils ont pris naissance.
 Leur ville leur est toujours plus agréable, & les Isles
 où ils sont nais, plus saintes; jusques-là que les vœux
 & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur nais-
 sance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de
 Patrie est aimé des Dieux mêmes qui n'ont point pro-
 prement d'autre Patrie que le Ciel, comment ne le
 fera-t-il point des hommes; C'est là qu'ils contem-
 plent premièrement la lumiere du Soleil, lequel en-
 core que commun à tous, est estimé neantmoins par-
 ticulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là
 qu'ils commencent à former les premiers mots, & à
 avoir quelque cōnoissance des choses du monde. Que
 si quelqu'un a une Patrie si désavantageuse, qu'il en
 ait besoin d'une autre pour aprendre ce qu'un hon-
 nête homme doit sçavoir, il ne laisse pas de luy avoir
 toujours del'obligation, puisque c'est elle qui le rend
 capable de tout. Aussi l'on n'aprend les Arts & les
 Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus utile
 à la Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'em-
 ployer à la servir dans la necessité. Que si l'on fait au-
 trement, on manque non seulement de reconnoissan-
 ce, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que
 nous avons de plus cher & ce qui nous doit faire aimer
 la vie. Si nous sommes obligés aux particuliers qui
 nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison
 à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que

 P 3 les

les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides, regardent particulièrement la Patrie comme la mere commune, & comme nôtre bien faîtrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son pays, qu'il ne s'en souviene quelquefois, & n'en demande des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plupart s'ennuient dans les pays étrangers, qu'ils ne goûtent aucun plaisir. C'est pourquoy quelque fortune que nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nôtre felicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit pour leur sçavoir, ou pour leurs richesses, meurent d'envie de revenir là, pour y faire montre de leurs avantages d'autant plus qu'ils ont aquis plus de biens ou plus de reputation. Les jeunes gens sont portez de l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieillards, qui ont plus de cōnoissance des choses; c'est pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni même après sa mort, & desire d'estre ensevely dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des Pays étrangers, sont estimez comme des bâtards, & se soucient point de ce qui peut arriver, pourveu qu'ils ayent dequoy vivre comme les bestes. Les autres l'aiment, quoy que sterile; & ne la peuvent louer par la fertilité, la louent par le nom de Patrie. Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses, ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir monter la fumée de leur toit, comme dit le Poëte, que de goûter hors de là tous les plaisirs imaginables. Mais il n'y a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie, que ce que le bannissement est conté entre les plus grands suplices. Les Legislatteurs n'ont pas eu seuls de ce sentiment, car les grands Capitaines n'ont point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour laquelle il est même glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches, & fait qu'on ne combat plus le péril.

D
C'est un
disco

L E c
vaste
plan
de l'eau, da
puante & l
plus alteré
tonner si c
biter des l
me de feu
vagabond
fois des ce
est rafraîch
chasse est
particulie
car ce son
& la chale
qu'ils ont
revient,
rendent le
me dans o
n'est rien
ou qui fo
tout de le
res; Cera
Amfisber
forme,
tout pou
tes, les
ple, ave
& plus p
chauve-
lent &

DE